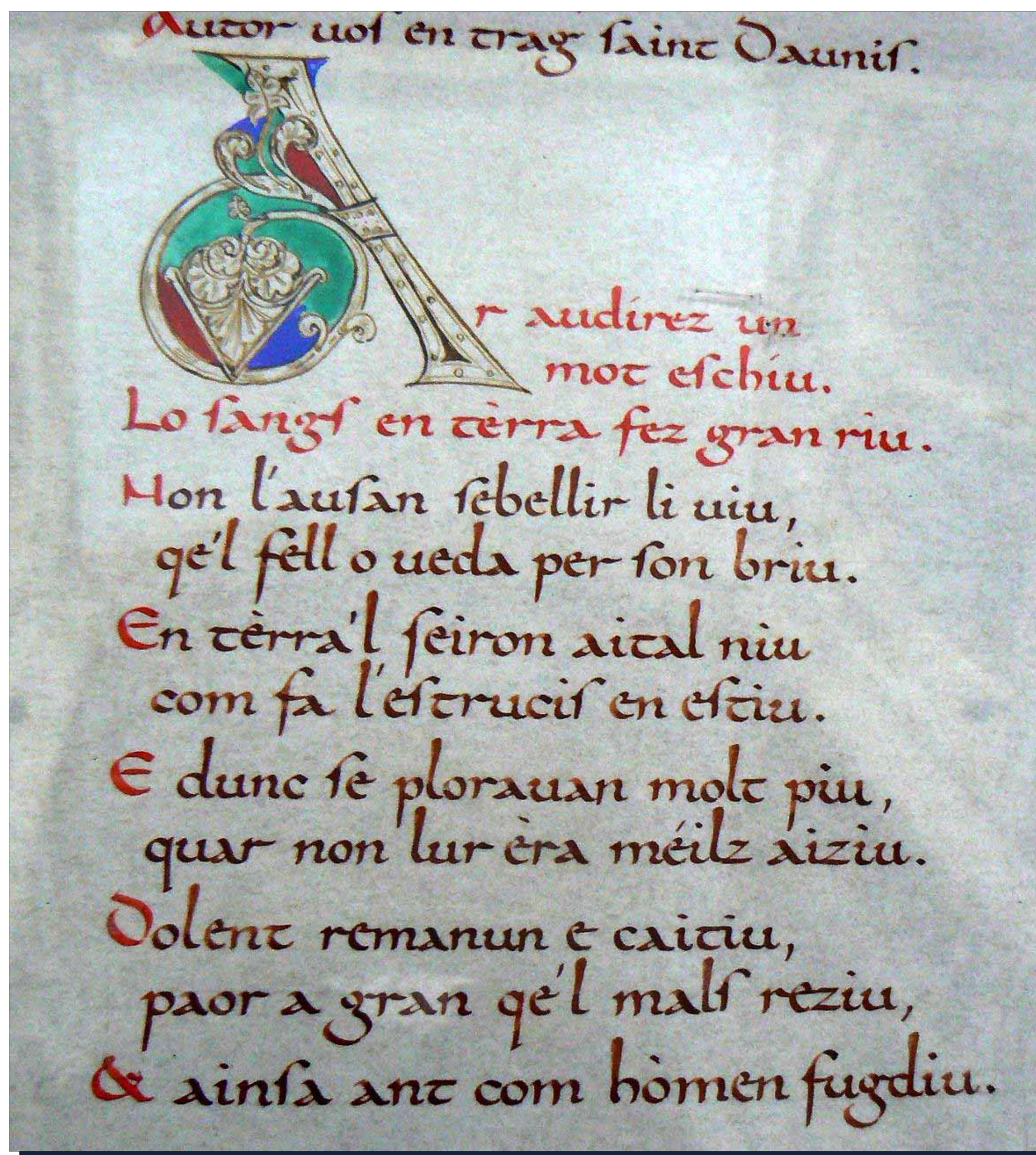


L'occitan

Littéraire et populaire

Roi d'Angleterre, tant d'Aquitaine que de Poitiers, Richard 1^{er} dit *Cœur de Lion* fut aussi un prince troubadour, chantant l'amour en langue d'oc. Des nobles chevaliers poètes au Félibrige de Frédéric Mistral, l'occitan est passé du statut de langue littéraire aussi bien que populaire – celle du *Fin'Amor* – à celui de patois vulgaire et méprisable qui justifiait que Balzac moque Jasmin l'Agenais, « poète charabia ». Trois siècles après Villers-cotterêt, la langue de l'amour courtois cultivée dans toute les cours d'Europe, tombée en dormance, n'était plus qu'un parler indigène.

Mais les maîtres d'école qui tapaient sur les doigts des élèves s'oubliaient dans leur langue maternelle, leur insufflaient aussi l'amour des belles lettres. L'aube du XIX^e siècle vit fleurir en réaction un mouvement littéraire occitan. Après Jasmin, Mistral, ou Perbòsc, il essaima jusque dans nos campagnes, reconquérant les cœurs et ses lettres de noblesse. Chez nous, ils eurent pour nom Froment, Delbergé, et d'autres comme Vaylet, oubliés où anonymes, qui montaient sur les planches, déclamaient dans les veillées ou le fond des cafés, noircissaient les colonnes du journal ou rivalisaient dans des Jeux Floraux. L'occitan était alors, pour quelques temps encore, une langue populaire.



LA CANÇON DE SANTA FE

– Chant XXXIX –

La Chanson de Sainte-Foy est l'un des deux textes occitans les plus anciens connus. Composée vers 1060, elle conte la vie et le martyre, en l'an 303, d'une jeune Agenaise, et le châtement qui frappa ses tortionnaires.

Manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Université de Leyde (Pays-Bas)

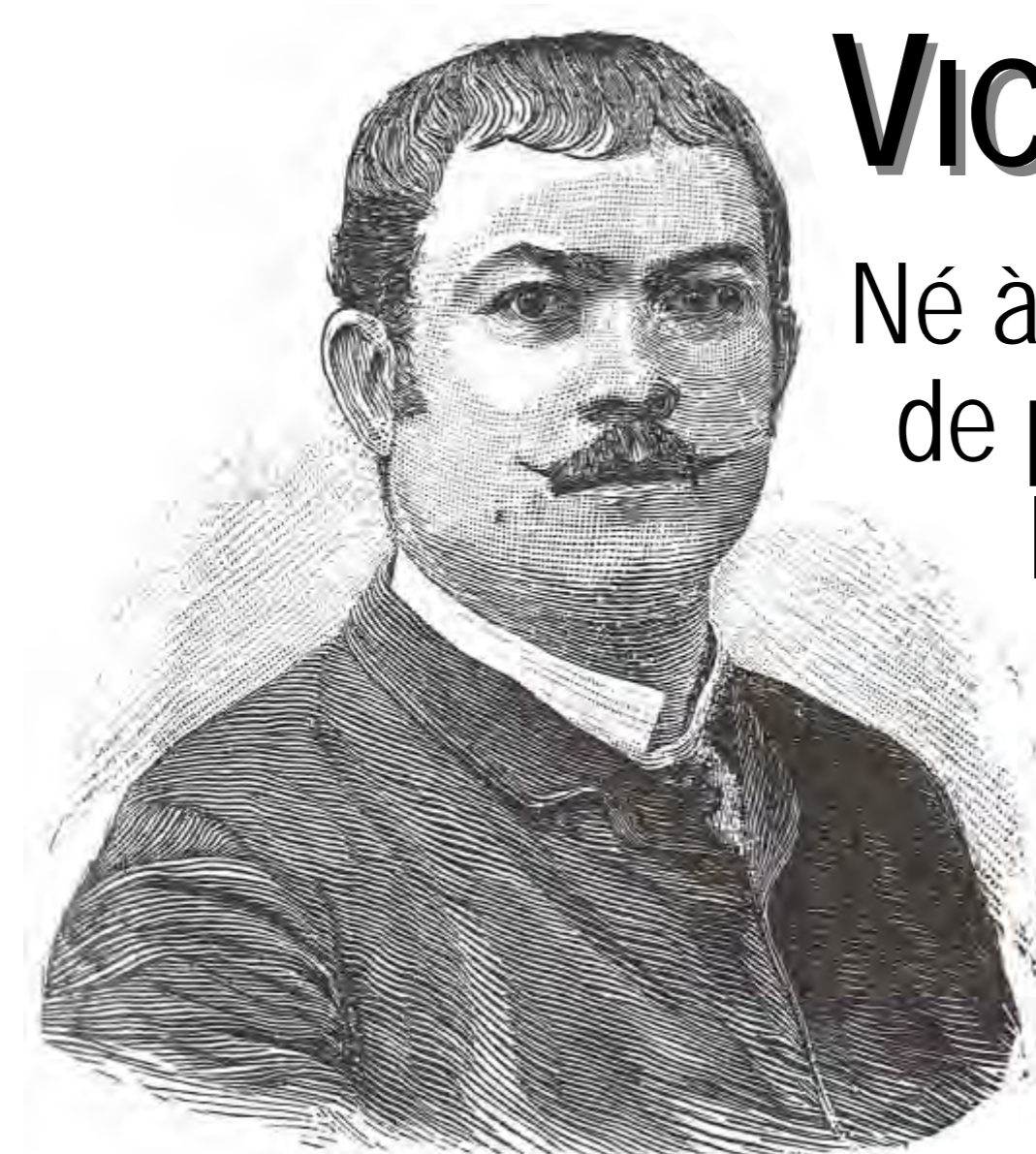
*Maintenant vous entendrez un mot plein d'horreur.
Le sang en terre fit grand ruisseau.
Les survivants ne l'osent ensevelir,
car le félon le défend par sa violence.
En terre ils lui firent un nid pareil à celui que fait l'autruche en été.
Et donc ils pleuraient très pieusement,
car ils n'avaient pas la commodité de faire mieux.
Dolents ils restent et misérables,
ils ont grand peur que le mal ne récidive,
& ils ont angoisse comme hommes fugitifs.*

JACQUES BOÉ DIT JASMIN (1798-1864)

Si le père de tous les félibres, Frédéric Mistral (Prix Nobel de littérature 1904), est la figure tutélaire du *renacimiento* occitan, l'un de ses devanciers fut un garçon coiffeur agenais né 30 ans plus tôt. Dès 1822, Jasmin connut un véritable succès populaire avec « Me cal mourri... », gloire qui marqua le réveil d'une langue délaissée par la littérature depuis plusieurs siècles et qui trouva un écho dans toutes les couches de la population.

PAUL FROMENT (1875-1898) Au nombre des plus grands...

Il est né dans le Lot voisin, à Floressas, dans une famille de vigneron ruinée par le Phylloxera : « A 15 ans anere vallet de bordà », valet de ferme, notamment à Penne d'Agenais. Il va à l'école, suit des cours du soir et lit passionnément, en français et en oc. À 17 ans, il écrit dans *Lo Calel*, le journal édité par Victor Delbergé à Villeneuve/Lot. La publication de son premier ouvrage « A Travers Regas » (À travers champs) lui vaut une grande notoriété, chez nous et dans toutes les sociétés félibréennes. À la veille de son incorporation sous les drapeaux, à Lyon, paraît à Villeneuve son second recueil : « Flors de Prima » (Fleurs de printemps). Mais, la vie de caserne, l'éloignement des êtres chers, sa santé précaire, le plongent dans une grande souffrance. Le 16 juin 1898, on repêchera son corps dans le Rhône. Paul Froment n'avait que 23 ans...

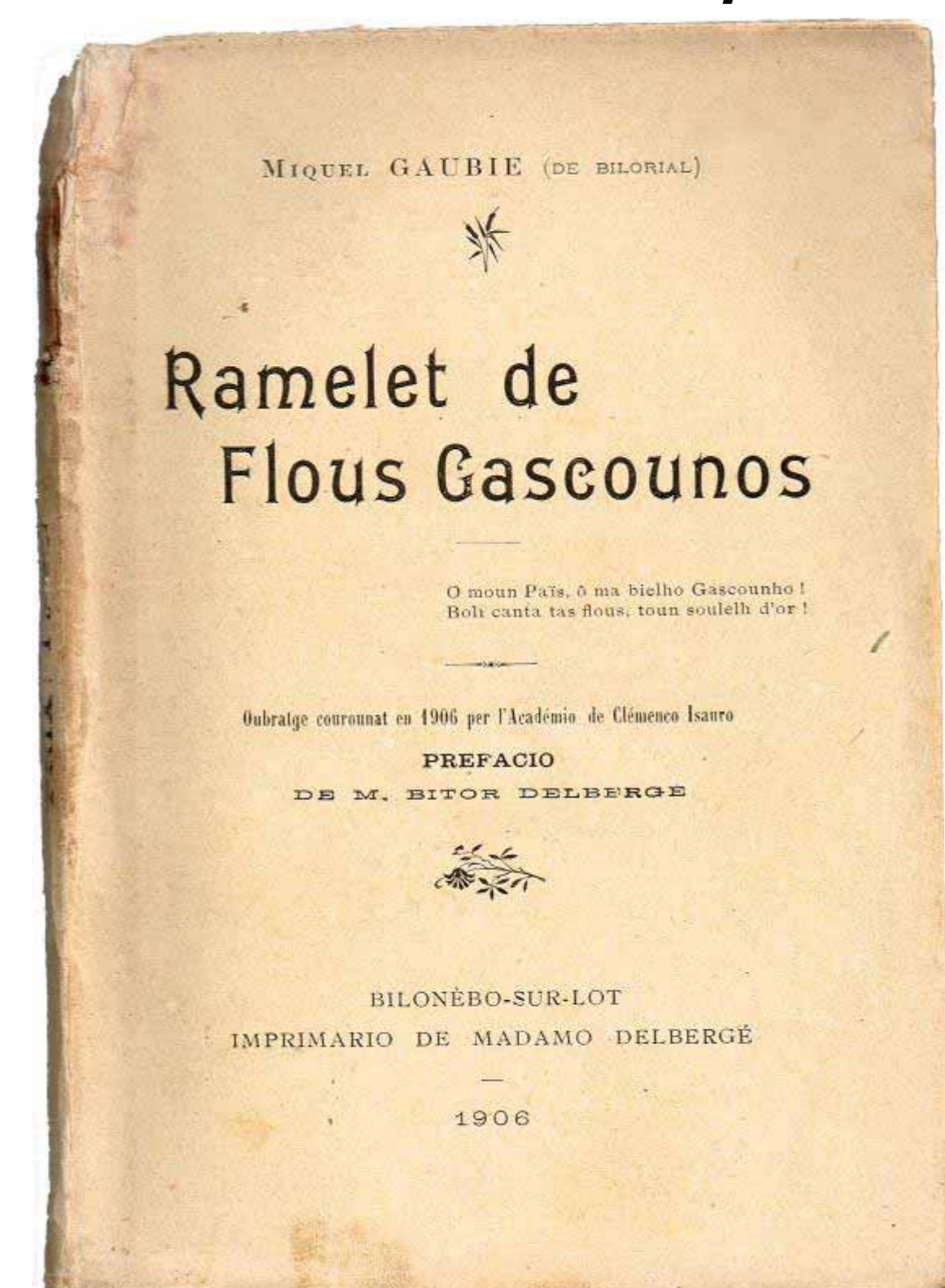


VICTOR DELBERGÉ (1858-1920)

Né à Villeneuve, mort à Villereal où il était juge de paix, Victor s'était rêvé en uniforme. Hélas, sa hiérarchie eut à se plaindre : « *Bien que doué, le jeune officier fait des vers* ». En une dizaine de garnisons il fréquenta plus les salons littéraires que les champs de tir. C'est de celui d'Arras qu'il exprima, en langue d'oc, l'envergure de son talent

littéraire en publiant « Mas faribolos » (1889). De retour à Villeneuve pour administrer l'octroi, il fonda revue, journaux et imprimerie ouvrant ses colonnes aux plumes locales dont le talentueux Paul Froment. Se consacrant tout entier à l'essor de l'occitan, *Bitor Delbergé* sillonnait la contrée animant fêtes et jeux floraux, déclamaient ses œuvres et faisait résonner la langue du pays.

De nombreux auteurs locaux ont écrit dans *la lenga nostra* souvent publiés, régulièrement distingués et même primés comme ROGER DE CARDENAL dont le « *Boli m'en Tourna* » reçut le Jasmin d'argent (Agen - 1922), MIQUEL GAUBIE "de Bilonero" avec « *Ramelet de Flous Gascounos* », préfacée par Delbergé (1906) qui imprimait déjà PIERRE RASTIER, « *En Beilhan* » (1906). Chaque commune avait son auteur sinon son "poète", tel LUCIAN LESCON, de Naresse, éditant son « *Escalher de las colhonadas* », JEAN BOULITREAU, versifiant avec talent en compagnie de NOÉ VAYLET et de MARTIAL ROUBY, poète et conteur, né à Lolme (1895-1981). La réputation de certains ouvrages fut très grande comme « *De Rampan a Guilhanèu* » (1928) de Rémy Desplanches de St-Perdoux (Issigeac) alias MÉRY DE BERGERAC.



NOÉ VAYLET (Tourliac 25 déc. 1893 - Villereal 13 fév. 1991).

Authentique écrivain, membre de la société des Gens de Lettres, cet autodidacte paysan fut aussi exploitant de salle de cinéma et, pendant quarante ans, élu local : conseiller municipal, maire de Tourliac puis de Villereal dont il fut conseiller général dix-neuf ans de suite. Studieux, il aurait dû être médecin ou curé. Il fut garçon de ferme. Noé Vaylet écrivit ses premiers poèmes dans les tranchées de 14. Après guerre, pour se faire éditer, il vida souvent ses poches. Romans, mémoires, poésie... il publia vingt ouvrages en quatre-vingts ans.

